

---

---

# BROCHURE

---

---

## UN PEU DE MORALE

### La Gueuse

---

Ce n'est pas que le spectacle des honteuses débauches me soit particulièrement agréable — et je pense qu'il évoque pareillement chez tous les êtres un profond sentiment de dégoût, — mais je ne puis me défendre d'une violente indignation et aussi d'une grande tristesse devant l'hypocrisie des moralistes qui parlent de supprimer la prostitution, comme d'autres prétendent abolir la misère : à grands coups de décrets, de lois nouvelles et de renforts de police.

Lorsqu'un pauvre diable tombe de faiblesse, le ventre creux et les oreilles bourdonnantes, ce n'est certes pas à lui que la société — qui, paraît-il, a garde de l'existence heureuse des civilisés — doit s'en prendre. Le misérable eût certainement préféré s'asseoir devant une table bien garnie, plutôt que d'aller s'abattre, mourant de faim, sur le trottoir. Il en est de même pour ces créatures qui rôdent honteusement le soir et qui, pour quelques sous, vendent leur chair à l'homme en rut qui passe. Si ces femmes avaient le bien-être nécessaire à leur existence, elles ne se trouveraient pas dans l'obligation de tenir le répugnant métier qu'elles pratiquent et, sans autres mesures, la prostitution serait abolie.

Ce n'est pas une récréation ni un plaisir des sens pour la prostituée que de se livrer ainsi au premier



homme venu qui la paie, et cependant quand la lèpre s'étale trop visiblement, sans dorures ni tournures innocentes de phrases, telle qu'elle existe enfin dans la classe pauvre, c'est à la malheureuse que la pierre est jetée, c'est à elle que s'en prend l'ancien viveur devenu père de famille.

\* \*

Des personnes austères se sont réunies et ont commencé une campagne sérieuse en vue d'arrêter le fléau qui, chaque jour, devient plus menaçant.

Réussiront-elles? J'en doute fort.

Ce n'est pas en appliquant une peine sévère à un individu qu'un véhicule écrase que l'on empêchera les voitures de renverser d'autres individus. Ces gens-là veulent supprimer la prostitution en incarcérant les prostituées, en brûlant les feuilles obscènes qui, véritablement, pullulent; ces mesures n'empêcheront pas d'autres femmes de tomber dans la honte faute de pain, à force de privations et de labeurs inutiles; elles n'empêcheront pas non plus d'autres journaux de suivre la trace de leurs aînés et de les dépasser même dans la voie dégoûtante que l'on sait.

L'étalage des débauches et des misères actuelles n'est pas du goût de ces messieurs les moralistes à cheveux blancs, il n'est pas non plus du nôtre, à nous les jeunes, qui gardons encore dans nos cœurs l'espérance et la foi. Autant que monsieur Jules Simon, plus que lui, même, nous sommes en droit d'être indignés du rôle que tient la femme dans la société, et il est de notre devoir de combattre par tous les moyens ceux qui par la force capitaliste obligent la prostitution et ceux qui par leur silence coupable l'autorisent.

Il faut espérer qu'un jour tous les exploités, quels qu'ils soient, aussi bien ceux qui vendent leurs bras que celles qui vendent leurs charmes, s'apercevront de la trahison des maîtres, qui non contents de les faire jeûner, les punissent encore du crime d'avoir faim.

\* \*

Les romanciers populaires ont vulgarisé la femme vertueuse quand même, qui traquée par des ennemis mortels, toujours prête à succomber, surmonte les plus gros dangers et s'allie à celui qu'elle aime. Malheureusement, il n'en est pas de même dans la vie; il n'existe pas, comme dans les romans, des amis inconnus qui protègent dans l'ombre et viennent au secours de la vertu chancelante. Là, c'est une poussée horrible, chacun se presse et veut dépasser l'autre, séparant bien des fois des cœurs qui s'aiment et qui se cherchent. Nul n'a le temps de redresser les torts. Dans la vie, nous nous écrasons littéralement sans tenir compte des colères et des douleurs, sans entendre les imprécations et les sanglots, les cris de pitié de ceux que l'on piétine. Et vous autres, vous qui êtes arrivés, dont le bien-être est cause de la détresse de ceux que vous avez renversé et piétiné en route, vous ramassez un blessé de la vie, sans défense, pantelant, et sans tenir compte de ses plaies qui saignent, sans comprendre son regard douloureux qui implore, vous criez : Qu'on le jette en prison!

En prison! Oh, les malheureuses qui rôdent toutes les nuits, par le vent, par la pluie, par la neige, dont les souliers troués boivent l'eau, dont le corsage, trop large pour le corps débile, laisse siffler la bise par les déchirures!

\* \*

Que voulez-vous, il y trop de misères, trop de privations, trop de petits dans les berceaux attendant la becquée. Les usines, sombres de fumée, regorgent d'esclaves de tous les âges et de tous les sexes : des gamins de quinze ans y frôlent des matrones, des femmes de trente ans y gagnent trente-six sous pour douze heures de travail monotone, des fillettes y rentrent à raison de quinze à vingt sous par jour, elles y rentrent jeunes, roses, pleines d'espérance et d'insouciance, puis en sortent vieilles, flétries, sans ressources, sans soutiens.



Elles ont attendu, croyant que l'aisance viendrait en travaillant, elles sont restées vertueuses à raison de trente-six sous par jour. Avouez que ce n'est pas cher.

D'autres ont été débauchées, ont connu les jours heureux et les revers; leurs camarades les connaissaient à l'atelier, puis les ont aperçues, dans une riche voiture, à côté d'un vieux monsieur; plus tard, elles ont été rencontrées dans un bal de barrière, se sont relevées encore et sont retombées plus bas, dans la boue, sur un lit d'hôpital. Quelle route choisir? Baste! l'une ou l'autre. Est-ce qu'on sait? On se laisse entraîner. La misère est dans toutes les deux, dans chacune se trouve la honte; alors il est préférable de prendre celle où l'on s'amuse le plus, sans penser au lendemain terrible.

Mais à qui la faute? C'est à eux, à ces philosophes barbouillés de sottises et d'inepties, à ces défenseurs de la propriété et de la famille, à tous ces gens graves en lunettes: présidents de ligues pour la morale, d'associations charitables ou autres, qui ont fait de la femme, non l'être idéal, la chère compagne qu'elle devrait être, mais la gueuse, la gueuse qui se prostitue, qui vend son âme et ses baisers, la gueuse qui ment, qui trompe, qui joue avec les cervelles et qui tue. Ils en ont fait cette horde misérable qui s'étale et qui, lasse de ramper, se dresse en plein jour, allant réclamer avec des mots cyniques et des gestes crapules, le repas auquel elles ont droit. Et c'est cela qui les effraye, c'est cela qui les gêne, c'est pour cela qu'ils réclament des mesures sévères et des répressions cruelles.

Des journaux réclament une bonne police, demande vaine. Quelques agents de plus flânant au coin des rues, cela n'empêchera pas la société de s'effondrer ainsi qu'un édifice rongé par la pourriture. Notre fausse civilisation s'ensevelira dans son fumier malgré les rhéteurs, car tout y est hypocrisie et bêtise, l'amour sin ère y est mort, et comme disait Guyard en 1855: « Les époques morales sont celles où l'on aime: plus d'amour, plus de mœurs! »

H. DUCHMANN.

## Souvenir de Whitechapel

Hâve, minable, sordide, grelottante sous la pluie fine qui brouillait, la malheureuse se décida à quitter le porche où elle s'était réfugiée. Depuis la veille au matin, elle n'avait rien mangé qu'un morceau de poisson moitié pourri, ramassé sur les dalles de Billingsgate (1), et qu'elle avait dévoré cru! Le soir, comme elle n'avait pu trouver les deux pence à donner au logeur, elle avait passé la nuit sur un banc de Trafalgar square, son enfant sur les bras, enveloppé dans une toile à emballage, dérobée dans la cour d'un warehouse de la Cité.

Et depuis le matin, ce jour-là, elle avait marché, chassée de partout par les policemen. De Pall Mall d'abord, où elle s'était arrêtée sous les galeries, avec l'espoir qu'un passant apitoyé lui ferait l'aumône. Elle n'avait pas tendu la main, et pourtant un policeman l'avait chassée en la menaçant. Effrayée, elle s'était sauvée par une petite rue. Là elle était tombée, à vingt pas de la somptueuse avenue, dans un horrible quartier, en pleine sentine de la misère.

Cela l'avait rassurée d'abord; elle s'était sentie chez elle, en sûreté dans ce cloaque.

Mais dans ce milieu de misérables, de meurt-de-faim comme elle, qui lui jetterait seulement un penny? Alors elle avait gagné Haymarket, puis Regent street: partout les policemen l'avaient aperçue et l'avaient chassée.

Elle n'avait pas essayé de résister, la misérable! elle n'avait même pas protesté. Elle savait bien que dans une grande et opulente cité comme Londres la misère

(1) Le grand marché au poisson, à Londres.



est un vice qu'il faut cacher et que les belles rues sont faites pour les gens riches ; pourquoi se serait-elle entêtée ?

D'ailleurs, la pluie avait commencé à tomber. Elle ne craignait pas d'être mouillée, non, certes ! mais elle n'ignorait pas que, quand il pleut, les passant n'ont pas le temps de mettre la main à leur poche pour empêcher les malheureux de crever.

Aussi, résignée, elle avait fini par se réfugier dans une petite rue, sous un porche, où on l'avait laissée tranquille, accroupie dans la boue, son enfant sur les genoux, qui de temps en temps se suspendait à son sein vide, essayait de le sucer et retombait, bientôt fatigué de l'effort inutile !

Maintenant, la nuit venait. Le ventre vide, l'échine tordue, les jambes cassées, il fallait regagner White-chapel, son quartier, le quartier des misérables.

Là, peut-être, trouverait-elle à manger, pas en tendant la main, mais en s'offrant aux passants, aux ivrognes des Docks, comme tous les soirs, et peut-être y en aurait-il qui auraient envie d'elle : elle demandait si peu !

Elle prit par le Strand : à cette heure, elle ne craignait plus les policemen ; la nuit était tout à fait tombée ; d'ailleurs, elle ne s'arrêtait pas.

Elle n'avait plus rien à faire ici, dans les quartiers riches, où personne ne l'avait seulement regardée, n'avait eu pitié d'elle ni de son enfant ; c'était aux pauvres, maintenant, qu'elle allait demander à manger.

Elle descendit Fleet street, passa devant la Banque, suivit Cornhill, Aldgate. Arrivée dans Whitechapel, elle sentait que ses forces l'abandonnaient : la tête vide, elle marchait comme ivre et titubait ; si seulement elle avait eu un verre de gin pour se remettre !

Son enfant se réveilla ; elle lui mit le bout de son sein entre les lèvres, mais seulement pour l'amuser, car son sein était vide et flasque.

Ensuite, voulant le rendormir, elle s'assit sur les

marches d'un escalier extérieur, non loin d'un public-house et le berça en chantonnant doucement :

Dors doucement, bébé chéri,  
Dodo, bébé, dodo, ta mère est près de toi,  
Aucun mal ne peut arriver ici à mon bébé,  
Berce dodo, bébé, berce dodo, dodo.

Et elle berçait le pauvre petit, tout en chantonnant, se berçant elle-même de sa chanson, quand au loin retentit un pas lourd, pas d'ouvrier des docks ou de policeman en tournée. Elle interrompit sa chanson et prêta l'oreille. Le pas était lourd, mais irrégulier, mal assuré. Ce ne devait pas être un policeman, mais quelque ivrogne, sans doute ; anxieuse, haletante d'espoir, elle attendit, puis l'homme passant sous un réverbère, sa silhouette sur le blanc sale de la muraille se profila, traçant des zigzags ; c'était bien un ivrogne ; alors, déposant son enfant sur une marche de pierre, elle se leva, alla au-devant de l'homme et s'offrit.

Il y eut un court colloque. Puis, lui mit la main à la poche ; alors, elle l'attira sur l'escalier de pierre.

Quelques minutes après, l'homme, avec un grognement satisfait et sans retourner la tête, s'en allait de son pas lourd d'ivrogne.

Elle, la main fermée, entra au public-house :

— Six pence de gin, monsieur !

Et elle tendit une petite bouteille qu'on lui remplit.

D'une lampée, elle la vida à moitié. Elle eut un rire d'idiotie et sortit en titubant. La tête lui tournait. Pourtant, elle retrouva la marche où elle avait laissé son enfant. Elle le reprit dans ses bras, l'enveloppa dans sa loque de toile grise, s'assit, déboucha sa bouteille et but encore une longue gorgée.

Il lui sembla qu'elle était plus forte ; elle sortit son sein et en amusa l'enfant, qui s'éveillait et s'y suspendit avidement ; mais son sein était tari.

Alors, tout à fait ivre et consciente seulement de la douceur de l'ivresse, la mère appliqua le goulot aux



lèvres du pauvre petit et laissa couler la brûlante liqueur jusqu'à ce qu'il en eut la bouche pleine.

Puis, à son tour, d'un trait, elle vida la bouteille et, d'un dernier effort, la rejeta sur le pavé où elle se brisa....

Quelques heures plus tard, des policemen, qui faisaient une ronde, ramassèrent la malheureuse, ivre-morte, sur les marches de cet escalier de White-chapel.

Dans son ivresse, elle chantonnait doucement en berçant dans ses bras son pauvre petit enfant aux membres déjà ankylosés par la rigidité cadavérique.

BERTY.

---

---

*Nous continuons la publication de nos brochures par deux nouvelles séries : l'une à 5 centimes (pour les groupes qui en feront la demande, 3 francs le cent); l'autre à 2 centimes (1 franc le cent). Nous espérons être encouragés dans cette œuvre de propagande et nous donnons l'assurance à nos amis d'y apporter le plus grand soin.*

---

---

En vente à l'imprimerie D. VILLEVAL, 58, rue Linnée (Saint-Josse-ten-Noode) : *Almanach de l'Affranchissement*, 10 cent. (le cent, 7 fr.); *l'Esclave Vindex*, 10 cent. (le cent, 6 fr.); *la Peste religieuse*, 5 cent. (le cent, 3 fr.); *La nécessité de la Révolution*, 2 cent.; *la Famille*, 2 c.; *le Pauvre*, 2 c.; *la Révolution*, 2 c.; *Un peu de morale*; *la Gueuse*, 2 c.; *la Guerre*, 2 c. (le cent, 1 fr.). Frais de poste en plus.